

Architecture : Paris dans le formol

LE MONDE | 23.05.2014 à 10h09 • Mis à jour le 23.05.2014 à 11h09 |

Par Michel Guerrin



Quelque chose ne tourne pas rond à l'intérieur du périphérique. Mardi 13 mai, le tribunal administratif a bloqué la construction d'un immense voile translucide et ondulant qui devait recouvrir le bâtiment de La Samaritaine, au coeur de Paris, non pas côté Seine, là où le grand magasin arbore sa flamboyante façade Art déco, mais rue de Rivoli. La raison ? Le projet « *ne s'insère pas dans le tissu urbain du quartier* ».

Lire sur le sujet : Le projet de LVMH à la Samaritaine retoqué par la justice

D'accord, le rideau blanc fait 73 mètres de long, et 25 mètres de haut. Mais l'architecte des bâtiments de France et les experts de la Ville ont donné leur accord à ce projet du groupe de luxe LVMH, propriétaire de La Samaritaine. Et puis les architectes sont les Japonais de l'agence Sanaa, parmi les plus excitants du moment. Surtout, dire que le projet nuit à l'unité esthétique de la rue de Rivoli est une vaste blague. Surprenant aussi que le juge puisse se transformer en « *censeur esthétique* », comme le déplore Bruno Julliard, l'adjoint au patrimoine de la maire, Anne Hidalgo. La Samaritaine et la Ville de Paris ont fait appel. En attendant, le chantier est stoppé.

Cet épisode entretient l'image de Paris comme ville figée dans le formol, imperméable aux audaces, ligotée par des associations, qui, comme nous le disait l'architecte Jean Nouvel, le 29 octobre 2011, « *défend plus des intérêts personnels* » que collectifs et hurlent dès qu'une pierre dépasse. C'est ainsi que la construction de la Fondation Vuitton, à Paris, dessinée par Frank Gehry, a été ralentie par les recours. La décision Samaritaine inquiète aussi l'architecte Christian de Portzamparc. Ce dernier vient de l'écrire au *Monde*, dénonçant ceux qui entendent « *décréter l'autorité absolue du passé* » et veulent imposer un Paris transformé « *en triste et sombre musée* », un Paris qui pourrait même « *entrer en décadence* ».

Jean Nouvel affirme qu'« *à Paris on détruit avec beaucoup moins de gêne qu'on en a à construire* ». Il aurait pu citer, entre autres, la concomitance du fiasco Samaritaine avec la réouverture, le 19 mai, de

l'ancienne piscine Molitor, construite en 1929, rasée en 2012, gardant juste quelques pierres pour se donner bonne conscience et justifier sa transformation en hôtel de luxe.

Le Néerlandais Rem Koolhaas est sans doute, parmi les architectes phares, celui qui a dénoncé le plus ceux qui entendent « *embaumer les villes* ». Il pensait d'abord à Paris. Dans les années qui viennent, quels projets glorieux ou hors normes attend-on, en effet, dans la capitale ? Il y en a peu. Citons la tour Triangle, conçue par les architectes suisses Jacques Herzog et Pierre de Meuron, qui devrait être inaugurée en 2016 ou 2017 près de la porte de Versailles. Mais la polémique, déjà, bat son plein...

D'autres capitales européennes sont bien plus décomplexées. Comme Londres, qui adore les tours, alors que les Parisiens en ont la phobie. Ou Berlin, qui, depuis la chute du Mur, est devenue un laboratoire débridé pour les architectes, au risque de la cacophonie urbanistique.

COUTUME NUISIBLE

Déplaçons le débat. Donc, pour des juges, transformés en critiques d'architecture, la nouvelle Samaritaine ne « *s'insère pas dans le tissu urbain du quartier* ». On aimerait avoir leur avis d'esthète sur un cas qui prolifère quelques mètres plus loin. On veut parler des « cadenas d'amour » que des couples, essentiellement des touristes, fixent sur les grilles de ponts sur la Seine. La coutume a été lancée en 2008 sur la passerelle des Arts. Deux ans plus tard, en ce lieu magique, on en comptait déjà 2 000. Aujourd'hui, 700 000 cadenas d'amour seraient recensés à Paris. Combien dans un an ou deux ? D'autant que la coutume se répand jusqu'au Sacré-Coeur.

Coutume nuisible. Les cadenas s'agrègent les uns aux autres et empiètent sur l'espace des piétons. Leur poids fait que des rambardes s'affaissent, des parapets sont fragilisés. Les amoureux jettent leur clé à la Seine, ce qui ne doit pas faire du bien à l'eau. Sans parler de la pollution visuelle. Car le résultat est laid autant qu'il obstrue vues et perspectives en un lieu qui en offre de si belles.

En 2013, le maire UMP du 6^e arrondissement, Jean-Pierre Lecoq, demandait l'enlèvement des cadenas tous les six mois. Certaines villes – le phénomène est bien sûr mondialisé – ont décidé de verbaliser (50 euros à Rome). A Paris, la municipalité socialiste est embarrassée. Bruno Julliard le reconnaît : « *Il y a un vrai sujet de sécurité, on a dû remplacer des grilles, on reçoit beaucoup de plaintes. Et les photos que j'ai vues montrent que la passerelle des Arts est bien plus belle sans cadenas ! Mais on ne peut être répressif dans la ville de l'amour. C'est un problème d'image envers les touristes. Il vaut mieux attendre que cette mode passe.* »

Pour l'instant, la mode gagne plus qu'elle ne passe. Deux New-Yorkaises installées à Paris en ont assez d'attendre. Elles avaient envoyé une lettre ouverte aux deux candidates arrivées en tête aux élections municipales – restée sans réponse. Elles ont alors lancé une pétition, le 5 mai, déjà signée par 6 000 personnes. Elles se disent exaspérées par une mode « *dangereuse et affreuse* », qui transforme les ponts en « *poubelles* », font passer les intérêts des touristes avant ceux des Parisiens. Et du patrimoine. Elles proposent d'installer un grand grillage consacré aux cadenas d'amour sur le Champ-de-Mars, au pied de la tour Eiffel. La Mairie y réfléchit. Reste que nous sommes pour l'instant privés d'une oeuvre remarquable des architectes de Sanaa, alors que l'industrie touristique nous impose ses cadenas, qui ne sont pas vraiment un symbole d'ouverture.

guerrin@lemonde.fr